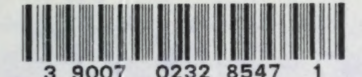

YUL



LOUIS-JOSEPH DOUCET

HEU

I

142, I

LOUIS-JOSEPH DOUCET

VERS LES

HEURES PASSÉES

Le sang spirituel d'un peuple coule dans les veines de son histoire et de ses chants, ces veines contiennent sa vie.



QUEBEC
L'AUTEUR EDITEUR
142, rue des Franciscains, 142
1918

A

M. Edmond LeMoine

Parce qu'il est artiste aimant la littérature canadienne et que les artistes résument la pensée du sol qu'ils habitent dans l'inspiration universelle,

Je dédie ce livre.

L. J. D.



Devant la Statue de Louis Hébert

Pièce dite par l'auteur à la fête du Troisième Centenaire.
Au dévoilement du Monument Hébert.



Je te salue au nom des colons qui luttèrent
Comme toi sur la glèbe, aux vieux jours abolis.
Je te salue au nom de ceux qui saluèrent
Les drapeaux d'autrefois et la gloire en leurs [plis.

Toi qui savais prier le bon Dieu dans l'épreuve,
Louis Hébert, réponds-moi du fond de ton passé ;
Toi, le coupeur de bois, faiseur de terre neuve,
Avons-nous bien marché dans le chemin tracé ?

Comme toi, les grands cœurs savent aimer la [terre ;
Leur geste et leur esprit ont apaisé la faim ;
L'espérance et leur blé croissent dans la lumière ;
Les fruits de leurs travaux deviennent notre pain.

Qui donc nous sauvera, si ce n'est le courage
De parler notre langue et de penser tout haut ;
De creuser tes sillons et d'aimer ton ouvrage,
D'espérer dans la race et dans le blé nouveau ?

Salut au nom de ceux qui suivirent tes traces,
Amoureux du terroir et de l'or des froments.
Salut au nom de ceux qui grandissent la race ;
Leur front s'élèvera dans l'or des firmaments.

Assez de malveillants, en des mots de prestance,
Ont détourné les yeux du but de notre amour :
On insultait tout haut ce qui venait de France.
Hébert, raille, aujourd'hui, l'hypocrite à ton
[tour !

***

Il était une fée ourdisseuse de toiles,
Sur fil d'argent et d'or, d'un cachet éternel,
Sous les rayons des jours, sous les semis d'étoiles,
S'inspirant des décors qui brillent dans le ciel...

Il était une France, en tous les arts féconde,
Qui pétrit de ses mains des pays vraiment grands:
Qu'elle les garde ou non, ses fils sont dans le
[monde,
On en retrouve encore au bord du St-Laurent. . .

Nous sommes descendants des preux de son
[histoire ;
Nous aimerons toujours la Fée aux astres d'or ;
Elle nous a tissés des rayons de sa gloire.
Nos drapeaux aujourd'hui suivent son "Chant
[du cor".

Quelques peaux de castor ont payé notre vie :
Séminaire, hôpitaux, prêtres, sœurs et colons,
Que sais-je ? Tout nous vient de la Mère-patrie,
De Champlain à Montcalm, tout ce que nous
[avons.

Notre droit est de vivre en ta Nouvelle-France,
Sans oublier jamais Celle d'où nous venons.
Qu'importe notre peine, et que fait la souffrance!
Plus nous serons Français, et plus nous grandi-
[rons.

A toi salut, enfant de cette France immense
Dont tu tenais la vie et que l'on doit chérir,
Salut à toi, semeur des premières semences ;
Tes sillons ont produit le blé de l'avenir !

Laboureurs, contemplons et le ciel et la terre ;
En bas seront nos corps, en haut les cœurs élus.
En attendant ce jour, nous aimons l'Angleterre,
Et nous aimons la Fée, Elle, de plus en plus.

A qui le devons-nous, si nous avons une âme ?
Pourquoi notre idiome est-il considéré ?
Contre tous nos frimats, d'où nous vient notre
[flamme ?
Qui n'aime pas la France est un dégénéré.

Même si notre mère a fait une erreur grave,
Le direz-vous partout lorsqu'elle passera ?
L'hypocrite, longtemps, jettera-t-il sa bave,
En poussant vers le ciel et ses cris et ses bras ?

En m'exprimant ainsi, je crois en ta pensée,
Et ne saurais trahir les élans de ton cœur,
Puisque notre âme émue à la France enlassée
S'élevera plus haut dans l'avenir vainqueur.

Ah ! ne nous lassons pas d'appeler l'espérance,
Car le bien est la vie au jour que nous l'aimons,
La gloire est un effort reconnu des consciences,
Et nous aurons grandi si nous nous affirmons.

Nous ne saurions grandir aux pleurs des âmes
[veules ;
Car la race est l'esprit dans la chair et les os,
Avec l'esprit français ta race n'est pas seule,
Et nous comptons aussi sur l'aide du très-Haut !

Avançons et luttons, avec respect, avec noblesse ;
Le sol bien labouré par nous sera fécond....
Dieu, donne-nous l'espoir ; ton peuple a la jeu-
[nesse,
Donne-lui la fierté, bénis ses mains, son front !

Beau fleuve Saint-Laurent, roule tes ondes claires
Vers l'océan, le cours des siècles révolus ;
Pareil à toi, ce peuple, aux futurs millinaires,
Grandira, brillera, quand nous ne serons plus !

Et ton image, Hébert, en ce bronze pétrie,
Bien loin des jours couché sur nos croix du tré-
[pas.
Rappelera toujours l'âme de la patrie
Q'un frisson de son aile élevait sur nos pas !

Qu'importe la distance, et que font les années ?
Choisis dans notre cœur ce qu'il peut contenir :
Puisque nous y plaçons la foi des destinées
A côté de ton œuvre et de ton souvenir !

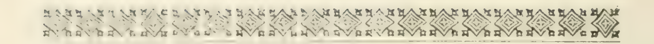
Tournant notre regard vers la grande lumière,
Par delà l'Atlantique où grondent les canons,
Contemplons, avec cœur, la France noble et fière,
D'où nous vient, soyons francs, tout ce que nous
[aimons.

Car la grandeur d'un peuple est dans la foi des
[âmes
Et l'amour du travail, aligneur de sillons.
L'amour de la patrie est le fruit de nos flammes,
La flamme de nos cœur t'ornera de rayons !

Louis Hébert, nous voici, comprends notre paro-
[le :
Bénissant ton travail et désirant le bien,
Nous suivrons ton exemple et joueront notre rôle,
En chérissant la Fée et le sol canadien·

Oui, nous te saluons sur ton socle de pierre,
En songeant que la vie est faite de labeur.
Ta gloire nous émeut : la France fut ta mère,
Le froment fut ton bien et tu fus laboureur !





ÉPHÉMERIDES

⚜ ⚜ ⚜

Enfin je redeviens pieux et solitaire,
Ainsi que je me vis dans mes veilles passées,
Renonçant à l'envie et pliant vers la terre
Toute mon espérance et toute ma pensée.

Car si je songe au monde, à ses lois de misère
Où pourtant j'ai joui des aubes effacées,
D'une saison lointaine aux gloires éphémères,
Qui revêt de vertu d'autres âmes lassées,

Certes je l'aime encor pour le peu que j'y trouve,
Car les cœurs naturels sont vite satisfaits,
Car j'y passe sans bruit dans un rêve de paix ;

Mais l'insincérité c'est ce que je réprouve,
Et je vais sans douter de mon bonheur aux [cieux,
Puisqu'en dépit de tout je me suis dit heureux!

***

Pour devenir pieux, sobre, franc et sincère,
On doit se dépouiller du mal et des grimaces.
Il faut marcher sans peur, sans renier sa race,
En méditant les mots qui deviennent lumière.

Ne nous occupons pas de celui qui les dit,
Mais gardons-en le sens et son utilité ;
Apprenons-les, s'ils ont des reflets de bonté,
Rejetons-les, s'ils sont laids et petits.

La vie est ici-bas, en somme, peu de chose,
Mais, bien passée, elle a pourtant son bon côté.
Les épines sont là, n'y cueillons que la rose,
Et que ce soit notre art, le cœur a des beautés !

Puisque on est bien souvent comme un champ
[sans culture
Où la ronce croîtra pour tuer la fleur tendre ;
Écoutons dans la nuit, et tâchons de comprendre
La raison qui veut croire en une aube future.

***

Modernes geôliers des voix emprisonnées,
Vous portez dans vos flancs le cœur battant
[d'autrui ;
Quand vous ne l'allégez, vous grandissez l'ennui,
Graphophones chantant, jusqu'aux aubes fanées.

Et vous chantez partout jusqu'au détraquement.
Tous vos trépidements disent l'âme des autres.
C'est en vous écoutant prier vos patenôtres
Que pleure l'orphelin et que sourit l'amant.

Les poètes aussi murmurent dans la vie,
Jusqu'au jour entrvu de l'ultime abandon,
Priant pour tous les torts et pour tous les par-
[dons,
Luttant contre la mort, hurlant contre l'envie.

Mais quand le noir oubli plane sur leur tombeau,
Parfois un de leurs vers monte dans la lumière ;
Anonyme, il s'envole ainsi qu'une prière.
L'auteur est englouti, son rêve reste beau.

O vous tous qui croyez notre métier futile,
Souvenez-vous pourtant qu'une chanson sou-
[tient,
Que notre âme a besoin de quelque mot gardien,
Qu'en méditant l'on voit que rien n'est inutile !

⚜ ⚜ ⚜



STANCES A MARIE ROLLET

Pièce dite par l'auteur au banquet de l'Exposition Provinciale
en l'honneur de l'Epouse de Louis Hébert.



Noble et vaillante était cette femme française.
Digne épouse d'Hébert défricheur et colon ;
Pour elle, en sa maison, aux bord de la falaise,
Loin de France, combien le triste hiver fut long.

L'âme des bois planait sur cette colonie.
A la plainte des bois effrayant l'avenir,
Se mêlaient, on eut cru, les appels d'un génie
Qui disait : "Pleure un peu, je suis le souvenir."

Et Marie enseignait aux enfants la prière,
Devant l'âtre, le soir, pour couronner le jour.
Son âme s'éclairait à la douce lumière
D'un profond dévouement et de son grand amour :

Amour du Dieu régnant, dévouement de la femme
Qui brave la tempête et traverse les mers,
Dans un nouveau pays où l'on sème son âme,
En dépit des frimats et des grands vents amers.

Loin du pays de France, et bien près des sauva-
[ges,
Elle bravait l'ennui qui sortait des grands bois.
Parfois elle tournait son regard vers la plage
D'où montait, on eut dit, et des pleurs et des voix.

Des loups hurlaient, là-bas, ces chasseurs d'espé-
[rance,
Quand elle remerciait le bon Dieu de son pain ;
Son âme s'attristait en rêvant de la France,
Et la bise chantait dans l'ombre des sapins.

On avait tout quitté sur la terre natale
Qu'elle ne verrait plus qu'en des songes, la nuit :
Pendant que le hibou passait dans les rafales,
Et pendant que Kébec s'enveloppait d'ennui.

Et le soir, près de l'âtre, on causait en famille.
On parlait de Dieppe et de tous les amis,
Et de toute la France, et la petite fille
Disait à sa maman : "C'est donc bien loin Paris ?

S'en viendront-ils un jour, et mon oncle et ma
[tante ?
Et Claude de Latour, l'abbé Jessé Fléché ?
Pourquoi nous laissent-ils si longtemps dans
[l'attente ?
Ne nous aiment-ils plus ? Nous ont ont-ils bien
[cherchés ?'

Et la lune filtrait dans la rafale blanche.
La famille dormait, et tout semblait mourir ;
Les hiboux hululaient tristement dans les bran-
[ches,
Madame Hébert priait avant de s'endormir.

Le jour clair ramenait la gaieté dans son âme.
Elle enseignait à lire aux enfants des Hurons. . .
Comme elle, aimons le bien, et gardons notre
[flamme,
L'amour de la race et du sol, et nous vivrons !

. . . .

***

La patrie est le fruit de nos âmes qui s'aiment :
L'amour est sacrifice, il compte en tous les temps,
Et l'épouse d'Hébert, par ses veilles suprêmes,
Rattache son hiver aux feux de nos printemps.

Marie Rollet aima Québec même aux jours
[sombres :
Elle lutta pour nous jusqu'au bord du tombeau ;
L'avenir la grandit ; elle sort de son ombre
Apportons-lui des fleurs ; son souvenir est beau ;

O femme qui luttez et souffrez dans la vie,
Rappelez-vous souvent les mères d'autrefois.
Sachez qu'il faut des pleurs pour faire une patrie,
Ecoutez dans le soirs, vous entendrez des voix :

Voix des fils qui s'en vont loin du regard des
[mères,
Voix des soldats tombés aux rafales de mort.
La vie est en grand deuil, la vie est une guerre ;
Le sacrifice est grand, et Dieu compte l'effort !

Mais votre cœur qui saigne entrera dans l'his-
[toire.
S'il répand son amour pour la cause du bien.
L'effort ne sera pas plus grand que la victoire...
J'entends des cris monter de ce sol canadien !

O morts, vous qui dormez dans vos tombes de
[de planche,
Est-ce vous qui rêvez de voir vos fils grandir ?...
Français, nous vons aidons à recueillir les
[branches,
Les rameaux éternels, pour tous, vont reverdir !

Nous aussi nous crierons vers les âmes futures,
Et la France saura l'amour des bons soldats
Qui parleront encor du font des sépultures,
La cendre de nos cœurs mêlée au Canada.



ADIEU

✱

Adieu, car je m'en vais. Déjà l'ombre du soir
Envahit ma maison. Ma lampe doit s'éteindre ;
Je vois des cierges luire au long d'un velours noir.
Adieu, ma tâche est faite, et je ne veux m'en
[plaindre.

A quoi bon murmurer ? Pourquoi pleurer et
[geindre ?
C'est assez de bonheur que d'avoir eu l'espoir :
Si mon compte est règlé sur le divin comptoir,
Je n'aurai rien à dire, et je n'ai rien à craindre.

L'amour de la justice en mon âme fut mis,
Je garde cet amour jusqu'en mon agonie :
J'ai contemplé le jour avec ses harmonies.

Je n'ai pas renié mon nom, ni mes amis.
J'ai vanté le travail et la persévérance,
Et j'ai souvent crié vers Dieu : Vive la France !



CIEL D'AUTOMNE

A L'AMI HENRI BERTRAND.

Je veux m'assoir un peu sur le seuil de l'automne,
En tournant mon regard vers l'hiver qui s'en [vient.
J'inclinerai mon front aux bises monotones,
Et je dirai tout bas, au soir, je me souviens.

O voix du souvenir que les couchants éveillent,
O passé qui renais dans mon cœur seulement,
J'écoute et je contemple, ainsi qu'une merveille,
Votre écho dans l'azur tombé des firmaments.

Car ce qui pleure en moi vient des veilles perdues,
Et ce qui me sourit est la fuite du temps.
J'ai confié mon rêve aux astres de la nue ;
J'ai mis mon espérance en de futurs printemps.

Chœurs des bois, tristes nids qui pleurez dans
[vos feuilles,
Comme un regard rougi cherche l'appui des
[mains,
J'écoute vos accents ; doucement je vous cueille
Et veux vous emporter dans l'ombre et les
[demains.

Je sais que mon espoir fut le bien d'autres âmes,
Et que l'instant qui passe est un désir détruit ;
Nous ressentons en nous la flamme d'autres
[flammes,
Le rayon des jours morts éclairant notre nuit.

Automne, te voilà, pour revenir encore,
Après le blanc hiver et le futur été,
Après les lentes nuits renaîtront les aurores,
Et nos deuils reviendront. N'ont-ils jamais été ?

Comme pour les aïeux dont nous suivrons la route,
Le rêve d'autrefois nous caresse aujourd'hui ;
Les heures du passé nous les revivrons toutes,
Sous les mêmes rayons, et dans le même ennui..

Je me trompe : l'ennui ne suit pas la victoire.
Si nous sommes vainqueurs, notre jour grandira,
Et de nos frères morts nous redirons la gloire. . .
Mais dans l'attente, aussi, de notre libera.

Libera dans le vent qui se plaint à nos portes.
Libera dans la nuit, sur les arbres courbés.
Libera dans l'adieu des pauvres feuilles mortes.
Libera dans le cri de nos soldats tombés.

D'autres verront tomber d'autres feuilles des [arbres.
Lorsque vous dormirez votre somme éternel,
Au fond de vos linceuls, et plus froids que le [marbre,
On luttera sur terre, en espérant le ciel . . . .

Mais votre ciel à vous, pauvres feuilles éteintes,
S'élève-t-il plus haut que l'azur des saisons ?
Vous tournez sous le vent qui répand votre plainte,
Comme nous, c'est l'adieu, nos dernières chansons.

Et dans les couchants clairs vos squelettes
[frissonnent,
Avant d'être couchés au fond des noirs sillons . .
Vous engraissez le sol, chères feuilles d'automne,
Et que nous reste-t-il de vos divins rayons ?

Feuilles, pourtant, c'est nous qui sommes éphé-
[mères,
Puisque notre départ ne se fait qu'une fois :
Tandis que tous les ans vous sortez de la terre,
Avec les blés nouveaux et la sève des bois. . . .

D'autres feuilles croîtront sur la glèbe féconde,
Et pour nous remplacer d'autres hommes vien-
[dront.
Pour satisfaire à Dieu, monde, succède au monde.
Et demain ma pensée aura quitté mon front.

Mais qu'importe, du moins, cette même pensée
Aura compris la mort des bois et des humains.
Qu'inporte sa défaite, avant d'être effacée,
Elle aura contemplé la Nuit en ses chemins.

J'ai connu le frisson des herbes désséchées
Que soulève une brise en passant tristement,
Les roulis argentins des vagues arrachées
Du gouffre qui se plaint, vers les sables mouvants.

Quand le couchant dorait les chaumes et les [friches,
J'ai prié comme un fou sur le sol refroidi.
Et j'ai compris, enfin, que le pauvre est un riche,
Lorsque son âme espère et que son cœur grandit.

Automne qui contiens les fruits de la vendange,
Je te salue au nom du glaneur obstinés,
Avant de te quitter pour le pays des anges
Et le pays des blés qui lui sont destinés.

Si rien ne me revient, malgré mon espérance,
Qu'importe, de ce rien je me consolerai.
Mon mot de passe reste ; adieu : " Vive la [France !"
Ce fut assez d'aimer et d'avoir espéré.

En face du bon Dieu je veux rester à l'aise.
S'il n'est pas trop sévère en son saint jugement,
J'entonnerai, là-haut, l'hymne La Marseillaise :
Aux armes, citoyens, contre les Allemands !

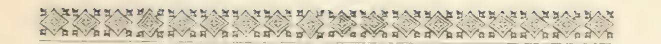
Jouisseurs de douleurs, meurtrisseurs de patries,
J'apporte contre vous dans ma tombe un serment :
J'aime éternellement cette France meurtrie,
Je hais l'Hohenzollern autant qu'il est méchant . .

Ciel d'automne, sois beau, pour que la France [gagne
L'éternelle victoire et l'éternelle paix.
Voici plus de quatre ans qu'Elle fait la campagne,
Dieu, qu'Elle soit heureuse et vainqueur à [jamais !

Ciel d'automne, au revoir. Mon âme inassouvie
Résume en toi l'amour de toutes les saisons :
Je te resaluerai, si Dieu me prête vie,
Car j'aime en toi les nuits, et ton triste horizon.

Ciel d'automne et de nuit, nuit de cendre et nuit [claire,
Nuit du sombre néant, toutes nuits à venir,
J'accepte et je prévois vos ombres funéraires,
D'avance, sur ma tombe et sur mon souvenir !





PARURE

*

Avec sa parure divine,
Le printemps nous est revenu.
Et je l'ai dit à ma voisine ;
Tous deux nous l'avons reconnu.

Il s'échappe des feux étranges
Des joyaux qu'il porte en sa main.
Il brode encor de vertes franges,
Avec l'espoir des lendemains.

Il répare bien des naufrages,
Sur nos maux il sème du bien.
Vers les vieux nids, aux vieilles plages
Les ans reculent, lui revient.

Humez, mortels, humez la brise.
Voici ses fleurs et ses lilas
Pleins de parfums et qui vous grisent.
Et vivifient vos rêves las.

Au vieillard que tout abandonne
Il réchauffe les cheveux blancs....
Prenons au printemps ce qu'il donne,
Et nos cœurs seront moins dolents !

Car notre âme serait ingrate
De ne pas jouir de ses dons,
De l'aube au couchant écarlate,
Soleil, merci, soleil, pardon !

Merci de l'or de ta lumière.
Pardon de t'avoir oublié.
Merci, tu fécondes la terre.
Pardon, pour t'avoir gaspillé !

Pardon, pour le cœur qui blasphème,
Sans reconnaître ta bonté.
Eclaire mon heure suprême,
Merci de m'avoir écouté !

J'entends des bouches inquiètes
Prier en d'innombrables nids.
Je sens des âmes qui regrettent
Tous les rayons indéfinis !





DIEU VEUT OU NE VEUT PAS

⚜

Dieu veut ou ne veut pas les crimes de la guerre:
S'Il veut, prend-Il à soi la criminalité ?
Sinon, tout est à charge à notre humanité.
C'est bien ce que je crois, au moins, ce que j'espère.

Et des autans de mort ont secoué l'Europe,
Pendant que le Kayser gourmande son vieux [Dieu,
Mais le Dieu reste sourd à la voix interlope.
L'Allemagne, elle aussi, s'éloigne du ciel bleu.

Le mal est donc un fait accompli sur la terre.
Mais avec les autans le ciel le balaiera :
La France s'est levée et dans un geste autère
Répousse fièrement les hordes d'Atila.



FRAGMENTS DE LETTRES

⚜

Toute cette terre de ta jeunesse inspire-t-elle ton pinceau ou ta plume ? Retrouvera-t-on un tableau de ta retraite où la pensée de ton âme se mêlera à la nature aimée ?

Les choses ont le sens qu'on peut leur donner : en tout le sens du contemplateur se manifeste à l'aspect, à l'occasion, contemplée, mais presque indépendamment de son essence.

Tu sais bien que les nuages changent de forme à tout instant ; et quelques regards y verront des lions, en même temps que d'autres y trouveront une gaselle.

L'homme aussi varie ses sentiments, et ses jugements, modifie sa manière de voir et de penser.

Il change, parce qu'il croit à l'expérience, mais au fond ce n'est pas tout à fait ça : c'est plutôt le plus ou moins d'aptitude qu'a son âme de se nourrir d'une grande ou petite quantité de monotonie. Car la nature est monotone.

Donc, ne donnons pas à notre âme plus de nourriture qu'elle n'en peut raisonnablement consommer.

Evitons-lui les indigestions.

N'allons pas l'exposer à des congestions dangereuses.

Il n'y a que la bonne amitié qui soit saine et potable.

Donc je suis ton ami, car l'amitié me fut toujours un grand bien.

***

Quels sont les malheureux ?

Ce sont les exigeants.

Les penchants, bons ou mauvais, qui dépendent des sens reprennent leur cours ordinaire après un certain repos :



LES SAPINS DE NOEL

Les sapins de Noël méditent sous la neige.
La neige vient du ciel, le ciel est froid l'hiver.
La cloche a des rumeurs qui montent dans
[les airs.
La nuit a des accents au frimas qui l'assiège.

Vous priez comme l'homme en face du ciel bleu,
Sapins au fronts penchés, émus sous la rafale,
Dans votre humilité rêveuse et sépulcrale !
Vous semblez demander les pardons du bon Dieu.

Les sapins de Noël ont frémi dans les ombres,
Des rayons, à minuit, ont touché leurs rameaux ;
Ils ont frémi d'espoir en dépit de leurs maux,
Et la neige a blanchi leur part des rêves sombres.

Ah ! je suis comme vous, beaux sapins résignés,
Je m'attriste et je songe au milieu d'un sourire
J'espère comme vous dans les divins zéphires
Qui me réchaufferont sous des cieux éloignés.



LA PEINTURE

(Sonnet)

A M. Emond LeMoine
artiste-peintre

La peinture est le fruit du regard qui contemple
Et du pinceau qui rend les objets contemplés ;
C'est la clameur des yeux et l'ornement des
[temples,
C'est l'univers conquis sur un point rassemblé.

C'est la suggestion, et c'est le bon exemple
Qui cultive les coeurs comme des champs de blé ;
C'est le petit ruisseau recueillant le ciel ample ;
C'est la fourmi traînant son rêve ensoleillé........

Conservons des désors d'arc-en-ciel en notre
[âme.
Devant les trois couleurs ranimons notre flamme,
En songeant que nos jours sont un peu la pitié....

Il est une peinture éternelle et vivace,
Digne du sacrifice et digne de la race,
Elle inspire ma vie et se nomme amitié !



LA FOI

On doit rester fidèle à la foi de ses pères ;
A lui seul le mot foi nous dit : "fidélité" ;
Il dit aussi je crois, il dit même j'espère
En un séjour meilleur, et pour l'éternité.

L'espérance et la foi sont deux vertus égales :
L'une habite notre âme et l'autre, notre coeur.
Elles sont toutes deux vertus théologales
Et dignes qu'on les chante aux musiques des [choeurs.

Les Anges et les choeurs remplaceront les muses
Que le poête appelle en son rêve chercheur,
Au ciel où tout renaît et sur terre où tout s'use,
Déployons ce drapeau qui garde sa blancheur !

Tant pis si quelques uns en parent leur commerce,
Tant pis si l'hypocrite est pire qu'un méchant ;
Marchons vers sa splendeur sous l'éclair ou [l'averse,
Qu'un reflet de blancheur orne encore nos chants.



LE DESERT

(Sonnet)

O solitude chère, ô douce pauvreté ;
Quand la société rend le coeur pessimiste,
Cette danseuse en rond qui haît les Jean-Baptiste
C'est dans votre désert qu'on veut être écouté !

Quand l'hypocrite règne et que son cri persiste
A commander au ciel avec tenacité,
Qu'il marche lourdement sur notre liberté ;
Notre foi s'affaiblit et notre âme s'attriste......

Adieu bons vieux refrains du coup de l'étrier !
O prohibition du manger et du boire,
Nous inscrivons ton fait aux pages de l'histoire.

Et nous retournerons au désert pour crier :
—Jésus faisait du vin comme on en boit en [France,
Du bon vin qui réchauffe et soutient l'espérance !



O PRINTEMPS, SOURIS-MOI !

(Chanson)

J'ai contemplé la vie où mon être s'isole,
Depuis que ma jeunesse y chanta son émoi.
Brille soleil de Dieu, ta lumière console;
O printemps, souris-moi !

Souris-moi, quand je chante, et même quand
[je pleure.
Si mon rêve grandit, je m'en rapporte à toi;
Soutiens les coeurs vieillis, éclaire ma demeure,
O printemps, souris-moi !

J'ai médité le jour et j'ai médité l'ombre :
J'aime mieux tes rayons qui réchauffent ma foi.
Ton sourire est divin, mes chagrins sont sans
[nombre,
O printemps, souris-moi !

Souris sur mon amour et sur l'espoir du monde,
Où les blés sont tombés, où la semence croît.
De ton azur sublime, en ta flamme profonde,
O printemps, souris-moi !

Souris sur la moisson féconde et la victoire,
Sur les fronts engloutis dans la guerre d'effroi,
Souris pour cette France éternelle de gloire,
O printemps, souris-moi !



TEL L'ARTISTE

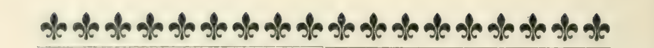
Tel l'artiste qui suit sa voie,
Et poursuit un labeur fécond,
Considérez le ver à soie
Fileur de l'éternel cocon.

Ne méprisons rien dans la vie,
Si ce n'est l'insincérité.
Que nos mots aident la patrie,
Et nos rêves, l'humanité !

La grandeur a les pieds dans l'ombre.
Et la bonté nourrit les coeurs,
L'homme a souvent des rires sombres.
La joie est aux meilleurs vainqueurs.

Le jour éclaire notre vie,
La nuit prépare notre mort.
L'espérance est un peu l'envie.
Le naufrage est trop loin du port.

Rien d'absolu sur cette terre,
Hormis les lois faites par Dieu,
Mais l'hypocrite est solitaire,
Parmi les gueux c'est le plus gueux.



LA RUMEUR AUTOMNALE

Le soleil agonise
Eteint par les grands vents ;
La brise, c'est la bise
Sur les sables mouvants.

Voici les jours d'automne,
Maquilleurs de bois vert,
En plaintes monotones
L'ombre appelle l'hiver.

Le clocher sonne l'heure,
L'heure est triste, à pleurer,
Des âmes au loin pleurent,
Dans le soir apeuré.

Mon coeur aussi s'attriste,
Parceque tout s'en va,
Destin, nul ne résiste
Au mot du canevas.

O Destin, tu nous cueilles,
Malgré tous nos efforts,
Les hommes et les feuilles
Roulent aux vents de mort !

Soir, soir, voici l'ombre,
Et voici les autans,
Voici l'espoir qui sombre
Dans la noirceur du temps.

L'homme avec sa pensée
Se sent toujours petit,
Et notre âme lassée
A perdu l'appétit :

Plus de goût pour la vie,
Plus de goût pour la mort.
Chimères poursuivies,
Vous êtes nos remords !

Adieu, roulons sans trève
Vers l'ombre et le néant.
Adieu, printemps et rêves
Noyés dans l'océan !

L'écho de nos jours crie
Après vous, chers espoirs ;
La lumière meurtrie
Devient lueur des soirs.

Le chant mêlé de rire
Devient gémissement.
La foudre s'emplit d'ire
Au fond des firmaments.

Un cauchemar s'agite
Au fond de nos sommeils.
Notre âme cherche un gîte
Vers d'infinis soleils.

O lumière éternelle
Des inconnus séjours,
Solitude si belle
Des divines amours.

Aidez les espérances
Dans nos sombres matins,
Soutenez nos souffrances,
De vos rayons lointains !

Que le dieu des misères
Se souvienne de nous,
Malgré notre poussière,
Et le sang des genoux !

Que les pleurs d'agonie
Touchent les immortels ;
Que la plainte infinie
Ebranle leurs autels !

Cessez, larmes amères
Des pâles univers ;
Larmes des pauvres mères
Des morts dans les revers......

Nuits claires, nuits bénies,
Adoucissez les maux ;
Répandez l'harmonie,
Prodiguez vos repos.

Endormez la paupière
Qui ne peut se fermer :
Exaucez la prière
Du coeur qui veut aimer.

O rêves, ô silence,
Bercez les coeurs fermés ;
Guérissez la démence,
Endormez, endormez......

Endormez la blessure,
Engourdissez le mal.
Jusqu'à la sépulture,
Au fond du creu fatal.

La vie est éphémère,
Et c'est peut-être bien.
Chérissons la chimère,
Prenons ce qui soutient.

Bravons toute rafale
Et la sombre rumeur ;
Courons vers l'aube pâle
Après l'aube qui meurt !

Après l'ombre en détresse
Et la plainte des nuits,
Ecoutons la promesse
D'un jour qui monte et luit !

Toute désespérance
Accompagne un rayon ;
Dieu mit une semence
Au fond de tout sillon......

Ah ! je creuse à l'avance
De mes mains le sol dur,
Et pour mon espérance
Mes yeux creusent l'azur.

J'ai contemplé les astres
De mon regard mortel ;
La vie est un désastre
Sans un rayon de ciel.

Grandes rumeurs d'automne,
J'écoute votre accent :
Dans l'ombre monotone
Un rêve en deuil descend.

L'ange aux ailes funèbres
Compte les fronts vieillis,
Choisit dans les ténèbres
Tous les ensevelis.

Il pointe sur le sable
Son doigt où nous passons,
Puis note en son cartable
Nos dernières chansons.

Il cueille le délire
De nos petits enfants,
Il change le sourire
En sanglots étouffants ;

Il sème l'agonie
Dans les foyers en pleurs,
Répand l'épidémie
Des croix et des douleurs.

Le regret de l'absence,
L'orphelin absolu,
Tous les vents de souffrance
Ont suivi l'ange élu.

L'ange élu du mystère
Inscrit sournoisement
Dans son cahier austère,
Notre signalement.

C'est l'espion de la vie
Qui guette pour la mort ;
Dans l'ombre il vous convie
Vers le suprême port.

Vers la suprême grève
Gémiront les roseaux,......
Gémis, mon coeur sans trève,
Vers l'ultime repos.

L'arbre pleure et s'agite,
Dans l'ombre aux sombres voix,
Nuit noire, sois mon gîte,
Je veux domir en toi.

O noirceur, sois pleinière,
Si triste est la rumeur
Sur les heures dernières,
Et le rêve qui meurt.

Mais le rêve qui passe
Sur le front qui s'éteint
Sur un autre prend place,
Pour un nouveau matin.

L'âme se renouvelle
Sur les ensevelis,
Et nous comptons sur elle
En comptant sur l'oubli.

Heureuse ou malheureuse
Ta chair ira dormir
Dans une fosse affreuse,
Au seuil de l'avenir.

Qui relira la pierre
Où se grave ton nom ?
Que te vaut ma prière
Qui demande pardon ?

Qu'importe cette brise
Agitant le sol frais ?
Que te fait ma hantise
Des morts ? Qui sait ? qui sait ?



ROSTAND

S'il est encor des sots qui ne l'ont pas compris,
Qu'ils donnent rendez-vous à Cyrano sur l'heure.
Edmond Rostand n'est plus, mais son oeuvre
[demeure :
Ce qui tua le corps ne tuera pas l'esprit.

Il dit des vérités que tant d'autres nous cachent,
Mais il les dit si bien qu'il ne nous froisse pas ;
S'il pardonne au modeste il fustige les fats,
C'est pour mieux mériter les fleurs de son
[panache.

Eteignoirs, Cyrano vous reconnaît encor.
Plus vous êtes nombreux, plus grande est sa
[victoire ;
Bretteur à l'arme blanche et dispenseur de gloire,
Il vous enseignera le sourire et la mort.

Rostand et Cyrano renouvellent le drame,
Où l'épée et le vers portent des coups aplomb :
Quand l'un fouettait le sang pour réveiller les
[âmes,
L'autre créait Flambeau pour éclairer l'Aiglon.



COURONNEMENT D'UN KRONPRINCE

(Sonnet pour rire)

Table et service en or : cinquante millions ;
Les fleurs de rhétorique et les fleurs naturelles :
Un dollar et vingt-cinq, une autre bagatellle,
Y compris le banquet, flûtes et violons.

On changea peu de chose à la chère nouvelle,
Mais on ne parla plus d'un pain et cinq poissons ;
Par contre on nous versa de fort bonnes boissons,
Qui firent frétiller les beaux aux bras des belles.

Et tout fut étonnant, les hommes et les choses,
Puis l'on mêla la poudre à la senteur des roses,
La poudre d'escampette au crachat du canon.

Le roi fut bien sacré dans ce décor modeste,
Il dépensa vingt sous, distribua le reste
A ses crève la faim qui répètaient son nom.



NOE EST MALADE

(Sonnet)

Comme quoi boire rend familier.

Plus tard, avec les ans, Noé but d'avantage ;
Coupant l'eau d'Ararat de cognacs arméniens,
Ils volait les cruchons, disant : "Ce sont les
[miens,
La ponse et le soleil réchauffent mon grand âge !'

Le plus drôle des fils, son Cham au brun visage,
L'accompagnait souvent dans l'arche et les
[chemins,
Portait l'outre de vin, et versait des deux mains,
Aimait à boire aussi des gobes du breuvage.

Mais un soir, devant l'arche, étant indisposé,
Noé dit : "Aide-moi, je me sens écrasé ;
Tiens-moi, mon estomac...... je crois qu'il va se
[fendre !

"Couche.... lève " Et Cham, grincheux, brusque
[et grisé :
"Assis !...... Couché !...... Debout !...... Tu n'sais
[quoi, ben j'vais t' pendre !"
Puis il rit ; mais Japhet en fut scandalisé !



MUSIQUE

A M. Damien Renaud.

Musique des doigts blancs sur les claviers
[d'ivoire,
Musique des clochers perdus à l'horizon,
Qui chantent au ciel clair leur pieuse chanson,
Musique des clairons annonçant la victoire.

Musique du canon déchirant la nuit noire,
Musique du tonnerre en cascade de sons,
Musique du ruisseau, des bois et des moissons,
Dieu vous écoute-t-Il au sommet de sa gloire ?

Musique des démons et des purs séraphins,
Musique des grands vents et des brises plaintives
Qui captez les accents des gouffres et des rives,

Vous dotez l'univers d'un vibrement sans fin,
Vous mêlez vos accords au tremblement des
[ailes......
Vous aidez à mourir, musiques éternelles.



BELLES CLOCHES DE LA VICTOIRE

(Ballade II)

I

Le soir du onze de novembre
De cet an mil neuf cent dix-huit,
L'instant dit, on pût vous entendre,
Sous l'astre riant à demi,
Et sur les eaux au ton de moire,
Vous montates en flots pressés,
Solennelles dans l'air glacé,
Belles cloches de la victoire !

II

Puis la clameur et l'appel tendre
Ont fait tressaillir cette nuit
Où l'âme voulait se répandre
Parmi les échos de ces bruits
Dont le fait dépasse l'histoire.
Devant la porte du passé,
C'est vous qui l'avez annoncé,
Belles cloches de la victoire !

III

Mais à la nouvelle charmante
Plus qu'on ne peut le concevoir,
Que l'Allemagne chancelante
Plumait enfin son aigle noir,
Partout ce fut le jour de gloire.
Nous en pleurions, et nous chantions :
Nos voix montaient à l'unisson,
Belles cloches de la victoire !

IV

Nous graverons dans nos mémoires,
Jusqu'à ce que nous trépassions,
L'amour de France, et vos chansons,
Belles cloches de la victoire !



BELLES CLOCHES DE LA VICTOIRE

(Ballade)

I

Après quatre ans de dure attente,
Notre âme gardait son espoir;
La guerre continuait ardente,
Nous en parlions le jour, le soir,
Nous en rêvions dans la nuit noire,
Criant: "Les poilus les auront !"
Et quand donc nous vous entendrons
Belles cloches de la victoire ?

II

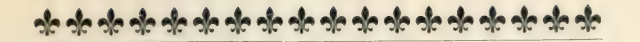
Nous résistions dans la tourmente,
Il le fallait pour les avoir;
La fin nous paraissait bien lente,
Car nous désirions tant la voir.
Nous gagnerions, nous voulions croire,
Malgré le défaitisme en rond......
D'avance nous vous écoutions,
Belles cloches de la victoire !

III

Qui donc aurait pu se défendre
Du pauvre coeur qui bat en lui,
Quand les pleurs seuls nous font
[comprendre
La beauté de la paix qui luit ?
Qu'importe nos futurs déboires !
Chantez sur les jours effacés,
Sans oublier les trépassés,
Belles cloches de la victoire !

IV

Cloches, vous soutenez la gloire
Des clochers gaulois terrassés,
Et vous aidez les coeurs blessés,
Belles cloches de la victoire !



LES PROVERBES

La mort est le fruit de la vie,
La vie est le fruit de la mort ;
Le blé de la plaine jaunie
A le blé défunt pour support.

Sur les fumiers naissent des roses.
L'orage lave les azurs.
Les contraires forment des causes,
Des passés montent les futurs.

La victoire vient des défaites.
Le regard donne les désirs,
Les coeurs épris font les poètes,
Celui qui pleure eut ses plaisirs.

Les jours sans pain ont des pensées,
Les banquets font des amitiés.
La gloire est bien vite effacée.
Les pleurs sont des cris de pitié.

La nuit a de graves mystères,
Le jour a ses vastes rayons
Dont je me fais un sanctuaire
En contemplant les horizons.



MUSE DE LA MORT

O muse de la mort aux charmes si funèbres,
Muse des sombres deuils et des regards en pleurs
Guerrière des destins et des grandes douleurs,
J'affronterai bientôt l'aspect de tes ténèbres.

Je sens déjà le froid envahir mes vertèbres,
Mais je veux te braver dans toute ta rigueur :
Je sens que je m'en vais au tic tac de mon coeur,
Et poursuis le duel, tel un Socrate célèbre.

Je ne mendierai pas sur moi le souvenir.
Tous mes soleils passés valent ceux à venir.
A la bonne amitié je demeure fidèle ;

Mais ma grande amoureuse est la France
[éternelle......
Mort qui de front en front vas, du soir au matin,
Mettre le noir baiser, prends-moi !...... Merci,
[destin !



(In memoriam)

SOEUR SAINT-LOUIS

Sonnet composé à la demande de sa petite élève Lorraine.

Soeur Saint-Louis n'est plus, son corps est dans
[la terre.
Au sombre seuil le prêtre est venu la bénir.
Dieu gardera son âme et toi, son souvenir
Que tu peux embaumer d'un parfum de prière.

Parce qu'elle t'aima jusqu'à l'heure dernière,
Que ton regard se porte où son front doit dormir,
En aspirant comme elle au divin avenir
Où notre nuit se change en aurore plénière......

Mère, vous qui dormez votre ultime sommeil,
Souvenez-vous de moi dans l'au-delà du rêve,
En abordant le port de l'éternelle grêve.

Que Dieu compte votre oeuvre au paradis
[vermeil,
Qu'Il prise votre vie au taux de l'espérance........
Qu'un ange, au vent du soir, murmure un chant
[de France.



(In Memoriam)

LE P. PASCAL LAJOIE

Général des clercs de St-Viateur.

(Sonnet)

Lorsque j'étais petit, aux classes du village,
Je l'entendis deux fois prêcher avec bonté,
Comparant notre vie à l'oiseau dans sa cage,
Disant qu'un jour notre âme aurait sa liberté.

"La gloire" affirmait-il, est pareille aux nuages
Que disperse le vent. Car nos jours sont comptés
Par les anges du ciel et le Maître des âges,
Avant que nous goûtions aux divines clartés."

Or quatre-vingt-treize ans ont été le partage
De sa vie employée à la tâche du bien......
Salut au pionnier ! Salut au vrai chrétien !

Voyageur studieux de l'éternel voyage,
Général Viateur par un ordre choisi,
Devant Dieu pense à nous, en lui disant merci !



SALUT AU 22ème

(Sonnet)

Quand les horribles Huns envahissaient la [France,
Ces jaunes Atilas d'un Kaiser éhonté
Qu'ils prisaient comme un dieu, pleins de [férocité,
Déchireurs de morale, assassins d'espérance;

C'est pour nous et pour tous que vous avez lutté,
Au nom de la justice, au nom de la souffrance;
Vous avez soutenu l'humaine conscience,
Pour endiguer les flots de tant de cruauté.

Poudre, gaz et mitraille ont noirci vos nuits [noires ;
Saint-Julien, Courcelette !...... Et vous avez tenu,
En honorant vos morts dans vos vivantes [gloires.

Le printemps avec vous est enfin revenu.
Le jour brille sur vous autant que vos épées,
Héros et preux vainqueurs des grandes épopées!